

Les grandes batailles de l'histoire de France : leur trace dans la mémoire collective

Gérard Blier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/6854>

ISBN : 978-2-8218-0526-2

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 7 décembre 2009

Pagination : 3-13

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Gérard Blier, « Les grandes batailles de l'histoire de France : leur trace dans la mémoire collective », *Revue historique des armées* [En ligne], 257 | 2009, mis en ligne le 28 octobre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/6854>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Revue historique des armées

Les grandes batailles de l'histoire de France : leur trace dans la mémoire collective

Gérard Blier

- 1 Qu'elles aient été provoquées par des causes politiques ou diplomatiques, économiques, sociales ou religieuses, les guerres ont rythmé et marqué profondément l'histoire de la France, comme celle de la plupart des pays. Leur déroulement a souvent été dominé par des batailles, parfois gigantesques, sur terre et sur mer, victorieuses ou non. Dès le début de mes études supérieures, je me suis rendu compte de l'existence de fréquents décalages entre ce qu'avait représenté réellement un combat donné, sur le terrain et par son impact sur le conflit en cours, et d'autre part sa place dans la mémoire collective. Les nombreux sondages effectués au fil des ans m'ont confirmé dans cette conviction : la notoriété de certaines batailles n'est pas vraiment justifiée, d'autres ne sont pas connues comme elles le mériteraient. Je me propose donc de faire le point, en présentant d'abord une typologie de ces anomalies apparentes, avant d'en rechercher les raisons, qui peuvent être complexes.

Des batailles sous-estimées ou surexposées

- 2 Dans leur ensemble, les combats sur mer de l'histoire de France sont loin de bénéficier d'une juste notoriété. Opposées le plus souvent aux Anglais, les flottes françaises ont fréquemment connu la défaite. Mais leurs indéniables succès sont plutôt minorés. Un bon exemple est fourni par la bataille du cap Béveziers, ou de Beachy Head, en 1690. Au début de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, l'amiral Tourville, près de l'île de Wight, bat une forte flotte anglo-hollandaise et oblige l'amiral anglais Torrington à se réfugier précipitamment dans l'estuaire de la Tamise : Londres même est menacée. La guerre aurait pu alors basculer. En 1693, le même Tourville l'emporte au large de Lagos, non loin de Gibraltar, sur l'Anglais Rooke et le Néerlandais Van der Goes, qui perdent 83 navires,

de transport et de guerre. Ces deux combats navals, pourtant victorieux, sont assez peu connus en France.

- 3 Que dire alors de la méconnaissance des échecs français sur mer. Au moins autant que dans le cas du désastre de La Hougue de 1692, l'occultation de celui de l'Écluse de 1340 est révélatrice. En ce début de la guerre de Cent Ans, une forte flotte réunie en prévision de l'invasion de l'Angleterre, voulue par Philippe VI de Valois, est anéantie au large des côtes flamandes. Dorénavant, la France ne peut plus l'emporter dans le conflit qui vient de s'engager. Maîtres des mers, les Anglais ont l'initiative et la liberté de manœuvre dans leurs entreprises sur le continent. C'est pourquoi cette bataille de l'Écluse, peu marquée dans la mémoire collective, est au moins aussi importante que les grandes défaites françaises terrestres très connues de Crécy, Poitiers et Azincourt, aux effets finalement surmontés. Plusieurs siècles après, la sévère défaite des Cardinaux de 1759, sur les côtes sud de la Bretagne, est largement ignorée, tandis que le désastre de Trafalgar n'a jamais en France bénéficié d'une audience à la mesure de son ampleur et de ses conséquences. Or, de nouveau, l'Angleterre, cette fois dans son conflit à mort avec Napoléon, se retrouve dans une position de force grâce à sa maîtrise des mers.
- 4 Plus nuancées, des remarques du même type s'imposent à propos des batailles terrestres, beaucoup plus nombreuses, qu'il s'agisse d'échecs ou de victoires. Quelques exemples sont particulièrement significatifs, dans le domaine de la sous-estimation et, parallèlement, de la surévaluation. En 451, aux Champs Catalauniques, en Champagne, Attila et ses Huns sont nettement battus par une coalition de Germains et de Gallo-Romains, commandés par Aetius, l'un des meilleurs généraux de l'Empire romain finissant. Cette grande bataille marque la fin de la poussée des Huns vers l'ouest, leur fuite et leur départ de la Gaule. Sans tomber dans la fiction, il est certain que si le résultat de l'affrontement avait été différent, c'est l'histoire de la France et de l'Europe occidentale qui aurait été tout autre. Ce combat qui a donc écarté une terrible menace revêt une importance essentielle. Pourtant, il est sensiblement moins connu que celui très comparable de Poitiers, en 732, qui lui aussi arrête des envahisseurs, cette fois les Arabes.
- 5 Au début du XVI^e siècle, deux batailles principales marquent les guerres menées en Italie par François I^{er}, Marignan en 1515 (faut-il vraiment le rappeler ?) et Pavie en 1525. Dans la mémoire collective, la seconde, une défaite, il est vrai, est beaucoup moins présente. Cependant, elle est plus importante, dans la mesure où, à la différence de Marignan, elle s'inscrit dans le début de l'affrontement sans merci entre la maison de France et les Habsbourg, avec des conséquences graves pour la première. « *Messieurs les Anglais, tirez les premiers !* » En 1745, lors de la guerre de Succession d'Autriche, la victoire française de Fontenoy sur les Anglais revêt, il est vrai, une grande importance sur le déroulement d'ensemble des opérations. Mais ce combat ne serait sans doute pas aussi présent dans les mémoires si la célèbre apostrophe n'avait été lancée, dans des conditions discutables, avec en tout cas une large publicité.
- 6 Un demi-siècle plus tard, sous le Directoire, le général Bonaparte s'illustre en 1796-1797 lors d'une brillante campagne d'Italie. Le glorieux épisode du pont d'Arcole est bien connu, caractérisé par l'élan victorieux et irrésistible du jeune chef qui, le drapeau à la main, galvanise ses hommes et bouscule les Autrichiens. Mais la réalité a été quelque peu différente : repoussé dans un marais, Bonaparte, protégé par ses hommes, s'en est tiré par miracle. De plus, la vraie bataille d'Arcole, victorieuse, s'est déroulée le lendemain et le surlendemain de l'affaire du pont, à vrai dire assez marginale.

- 7 Pendant le Consulat et l'Empire, apparaît une double anomalie. Lors de la seconde coalition, en 1800, l'Autriche subit deux défaites principales. La bataille de Marengo, le 14 juin, ne la met pas hors de combat : elle peut continuer la lutte. C'est l'éclatante victoire française de Hohenlinden, le 3 décembre, qui oblige Vienne à demander la paix. Il faut alors se demander pourquoi la victoire de Marengo est celle qui occupe la première place dans la mémoire populaire. En 1806, lors de la quatrième coalition se produit un phénomène de même nature. Le même jour, le 14 octobre, en Saxe, la redoutable armée prussienne, divisée en deux corps d'armée, affronte les forces napoléoniennes. À chaque fois, elle est battue. Si la victoire française d'Iéna est justement connue, le second succès, celui d'Auerstaedt, l'est beaucoup moins. Or c'est cette bataille qui a été la plus décisive.
- 8 En 1812, la campagne de Russie se transforme au fil des mois en une terrible tragédie. Pendant la retraite, parmi les épisodes dramatiques qui se multiplient, celui du passage de la Bérézina est très fortement gravé dans les mémoires. Pourtant, c'est seulement une faible partie des restes d'une Grande Armée en décomposition qui disparaît, sans conséquence tactique ou stratégique particulière, puisque le sort de la guerre était déjà scellé. D'ailleurs, durant cette débâcle, de multiples journées ont été aussi tragiques : par exemple, avant celui de la Bérézina, le franchissement du Dniepr avait été aussi difficile et problématique. Il est resté largement ignoré...
- 9 Pour l'argumentation de cette étude, le Premier Empire est décidément un riche vivier. En octobre 1813, le grand affrontement de Leipzig reste sous-estimé, par rapport entre autres à celui de Waterloo. Or, dans cette « bataille des nations », un demi-million d'hommes vont s'entretuer, soit trois fois plus qu'à Waterloo. Après le désastre de Russie, celui de la capitale de la Saxe signifie la fin de tout espoir pour Napoléon : le rouleau compresseur des alliés ne peut plus désormais être arrêté. Le génie stratégique de l'Empereur, encore vivace, va lui permettre lors de la brillante campagne de France de 1814 de donner le change et de retarder l'échéance. Mais il ne peut plus rien contre la forte supériorité numérique et la détermination de ses ennemis. La lourde défaite de Leipzig, pas connue à la mesure de son importance, peut donc être considérée comme la bataille la plus décisive de la fin du règne. Celle de Waterloo est infiniment plus présente dans les mémoires, avec de nombreux regrets et supputations. Si Grouchy avait pu retenir Blücher, si Ney avait été plus discipliné, si... En fait, de nombreux historiens pensent qu'une victoire de Napoléon n'aurait pas forcément modifié durablement le cours des événements. L'armée anglaise n'aurait pas été forcément détruite, les Prussiens seraient restés menaçants, et surtout Russes et Autrichiens, absents à Waterloo, auraient continué de représenter une menace mortelle. De nombreux historiens estiment que la disparition de l'Empire n'aurait sans doute été que différée.
- 10 La période contemporaine offre d'autres exemples de décalages dans la mémoire collective. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, la bataille de Verdun, en 1916, est justement et normalement toujours présente dans les esprits. Mais, quelques mois après, se déroule la bataille de la Somme. Les enjeux, les résultats sont les mêmes. C'est après des combats acharnés, l'échec des offensives, dans un bain de sang : le second affrontement est au moins aussi meurtrier que le premier. Et pourtant, pendant longtemps, cette bataille de la Somme a été inconsciemment minorée par rapport à celle de Verdun.
- 11 Plus récemment, la trace dans les mémoires de certains épisodes de la Seconde Guerre mondiale et de ses suites n'est pas toujours en corrélation avec l'importance réelle des événements. Ainsi, par rapport à la connaissance de combats comme ceux de Bir Hakeim,

du Garigliano ou de l'épopée de la 2^e DB du général Leclerc, les affrontements et déchirements parfois franco-français d'Afrique du Nord ou de Syrie restent relativement dans l'ombre. De même, avant Diên Biên Phu, les débuts de la guerre d'Indochine sont restés longtemps assez peu connus.

Des éléments d'explication pluriels

- 12 L'analyse montre que ces nombreux décalages entre la réalité des combats et leur trace dans la mémoire collective ont des causes diverses, souvent convergentes.

La nature des sources

- 13 Se pose d'abord la question des sources. Il est évident que pour les événements les plus anciens, la documentation est souvent pauvre, voire famélique. La bataille des Champs Catalauniques offre un bon exemple, dans la mesure où même sa localisation précise n'est pas certaine. A-t-elle eu lieu près de Troyes, ou plus probablement près de Châlons en Champagne, ex-Châlons-sur-Marne ? Il est alors difficile qu'elle parle à l'imagination de chacun. La guerre des Gaules, elle, est connue de manière largement unilatérale grâce au récit de Jules César, qui a sûrement laissé dans l'ombre des pans entiers. Ainsi, les circonstances de la reddition de Vercingétorix à Alésia sont-elles sujettes à caution. La rareté des sources implique donc le risque d'erreurs d'appréciation si l'historien s'engage trop vite, et donc la prudence.
- 14 L'étude de l'historiographie montre que depuis le XIX^e siècle et l'essor de l'histoire moderne avec Michelet, Guizot, Taine ou Renan, les chercheurs, devant les immensités à défricher, ont été amenés à faire des choix. Dans cette optique, la fascination opérée par Napoléon explique les multiples études menées dès cette période sur les guerres de l'Empire et donc sur les grandes batailles. Du coup, d'autres combats importants voire décisifs ont pu être laissés dans l'ombre.

L'importance de l'image

- 15 Dans les siècles précédents, l'impact de l'image était déjà essentiel. Plus ou moins incités ou manipulés, des peintres, souvent de valeur, ont fixé pour la postérité des événements glorieux de nombreux règnes. Si les exemples ne manquent pas à propos de Louis XIV par exemple, certaines batailles de l'ère napoléonienne ont été particulièrement mises en vedette. C'est ainsi que la place dans la mémoire collective des batailles d'Arcole et de Friedland doit beaucoup au talent d'Antoine-Jean Gros et d'Horace Vernet qui ont pu prendre quelque liberté avec la vérité historique ! Les célèbres images d'Épinal ont pris le relais : elles ont su, entre autres, imprimer durablement et douloureusement dans les esprits la tragédie de la retraite de Russie, en particulier du passage de la Bérézina.
- 16 Au XX^e siècle, le même phénomène se remarque, amplifié par les puissants médias que sont les publications diverses, le cinéma, la télévision. À cause de leur côté spectaculaire et dramatique, les conflits armés sont largement traités. Mais là aussi des choix s'effectuent. De nouveau l'épopée napoléonienne, mais aussi les batailles des deux guerres mondiales sont abondamment évoquées : l'opinion est à coup sûr intéressée. En revanche, les guerres de Napoléon III, jalonnées par la Crimée, Magenta et Solferino, Sedan, sont l'objet d'un relatif ostracisme. Une spirale s'installe alors : les auteurs et réalisateurs vont

dans le sens présumé de ce que souhaitent lecteurs et spectateurs, et du coup accentuent les différences de perception d'épisodes guerriers de même importance tactique ou stratégique.

- 17 Dans le prolongement de cette réflexion, il est possible de remarquer que l'aura de certains combats, victorieux ou non, est liée malheureusement à une sorte d'attraction morbide provoquée par l'ampleur des massacres. Cette fascination concerne par exemple l'issue de la bataille de Waterloo, les carnages d'Eylau, de la Moskova, les lourdes pertes du passage de la Bérézina. Les témoignages précis et sans fard des survivants ne peuvent que stimuler les imaginations.

Le rôle du patriotisme

- 18 Pour expliquer les décalages dans la perception actuelle des combats, il faut également faire appel au patriotisme. Même si certaines défaites jugées glorieuses, comme celle de Waterloo, restent très présentes, par une pente naturelle, les victoires tendent à être davantage mémorisées et célébrées. Au début du XVI^e siècle, Marignan est pour la France un succès, Pavie un désastre. Il ne faut pas chercher plus loin la raison principale de l'éclatante primauté dans les esprits du premier de ces affrontements, alors que c'est le second qui a eu les plus importantes conséquences. Mais le même type de distorsion entre la répercussion de succès français peut s'observer. On l'a vu, les chocs des Champs Catalauniques en 451 et de Vouillé en 732 ont des enjeux et des résultats comparables. Si le second est beaucoup plus connu, c'est sans doute qu'à Vouillé la victoire est remportée par les Francs de Charles Martel et qu'il est possible de considérer qu'il s'agit là d'un événement fondateur de la nation française. Or, si aux Champs Catalauniques, près de trois siècles plus tôt, la grave menace des Huns a été écartée, la victoire a été remportée par une coalition, au sein de laquelle les Francs n'étaient pas dominants, et qui était dirigée par un général romain !
- 19 Des remarques identiques s'appliquent à certains grands affrontements de la Première Guerre mondiale. Comment expliquer autrement la primauté dans la mémoire collective de la bataille de Verdun sur celle de la Somme ? En 1916, ces deux batailles, la première provoquée par les Allemands, la seconde par les alliés, se soldent par à chaque fois l'échec sanglant des offensives. Il est donc plus aisé, même si le résultat a été le même, de glorifier un succès défensif, ce que la France a obtenu à Verdun. Mais la principale raison de la sous-estimation de la bataille de la Somme semble être ailleurs. À Verdun, c'est l'armée française qui subit un terrible choc frontal et qui lui résiste. Quelques mois après, sur la Somme, le plus gros des contingents engagés dans l'offensive est fourni par le Royaume-Uni : les troupes françaises sont minoritaires.
- 20 Par ailleurs, pendant la Seconde Guerre mondiale, après un terrible revers initial, l'armée française effectue un spectaculaire redressement en apportant une utile contribution à la victoire des alliés. Par un compréhensible effet de compensation, les incontestables succès qu'elle obtient lors de la campagne d'Italie, du débarquement de Provence ou de la libération de Paris, laissent une forte trace dans les mémoires. Alors parfois, par un effet de prisme déformant, les efforts gigantesques et décisifs des troupes américaines, anglaises ou canadiennes sont un peu occultés, au bénéfice des soldats de Leclerc ou de De Lattre de Tassigny. Dans le même ordre d'idée, leur caractère nettement moins valorisant explique l'ombre relative qui entoure encore les affrontements fratricides de Syrie, ou de très larges pans des guerres d'Indochine ou d'Algérie.

- 21 Ces effets du patriotisme dans la conscience des Français se retrouvent bien sûr dans la plupart des pays. Chez les historiens anglo-saxons par exemple, la relation des grands conflits du XX^e siècle ne dégage pas tout à fait les mêmes perspectives, et l'opinion en est forcément influencée. Mais, plus qu'ailleurs semble-t-il, s'ajoute dans l'esprit français une coloration particulière.

Le culte de l'esprit chevaleresque

- 22 La recherche et le goût du panache ont en effet marqué le déroulement de nombreuses batailles et parfois de manière négative. Beaucoup d'échecs, depuis la guerre de Cent Ans jusqu'à la période contemporaine, s'expliquent par des initiatives brillantes mais irraisonnées, prises dans le feu de l'action et peu efficaces sinon nocives. Ainsi des charges inconsidérées de la cavalerie expliquent largement des défaites comme celles de Crécy, Poitiers ou Azincourt. En 1515, à Marignan, le panache de François I^{er} est partiellement à la base de la célébrité de ce combat. À Pavie, en 1525, le roi récidive et s'élance prématurément à la tête de ses chevaliers : l'infanterie ne peut suivre et l'artillerie française, masquée, ne peut intervenir. Dans ces conditions, d'incontestables revers restent très présents dans la mémoire collective dès lors que leur sont associées des actions spectaculaires susceptibles d'enflammer les imaginations. C'est Alésia et la reddition théâtrale de Vercingétorix, il est vrai controversée ; c'est Waterloo et les charges désespérées du maréchal Ney qui impressionnent fort Wellington, c'est, en 1870, le sacrifice sublimé des cuirassiers à Reischoffen. En 1745, Fontenoy est un incontestable succès français, mais connu largement en raison de la célèbre apostrophe, qui n'est du reste pas vraiment authentifiée.
- 23 Ce culte de l'esprit chevaleresque s'est trouvé renforcé, au XIX^e siècle, après le désastre de la guerre de 1870. Face, en effet, à l'ampleur de l'effondrement et à la nécessité d'un redressement rapide, et d'abord moral, la III^e République naissante a compris l'intérêt de promouvoir de fortes et grandes figures de l'histoire de France, dans le domaine militaire en particulier. C'est ainsi que des personnalités comme le connétable Du Guesclin, le chevalier Bayard ou bien entendu Jeanne d'Arc ont alors bénéficié d'une notoriété brusquement très amplifiée. Du coup, des épisodes guerriers, pas toujours victorieux et souvent dans l'ombre jusque-là, se sont retrouvés sous les feux des projecteurs.
- 24 Dans le prolongement de ces remarques, des batailles, en dehors de leur importance réelle, se sont d'autant plus ancrées dans la mémoire française que par leur ampleur, les renversements de situation dans leur déroulement, le panache et l'héroïsme qui les ont marquées, la dramatisation de leur issue, elles frôlent le mythe ou à tout le moins l'épopée. Valmy ou Austerlitz offrent des exemples probants. Que certaines soient des défaites ne change pas grand-chose à l'affaire, car alors une sorte de fascination morose ou presque morbide complète le tableau. C'est ainsi que Waterloo est davantage connu que bien des victoires de Napoléon, et pas seulement à cause de Stendhal et de Fabrice Del Dongo. Parmi les défaites de l'Empereur, celle-ci possède une charge émotionnelle que n'offre pas la bataille de Leipzig, pourtant au moins aussi décisive, beaucoup moins présente dans les esprits.

Un moindre intérêt pour la guerre navale

- 25 D'autre part, le fait que les combats sur mer soient nettement moins connus que les affrontements terrestres a été souligné. Il est vrai que face à son principal adversaire, la marine britannique, la « Royale » a bien davantage essuyé des échecs, souvent catastrophiques, que fêté des succès. Mais le désastre de Trafalgar n'a jamais suscité la même attraction que celui de Waterloo. Il faut d'ailleurs signaler que lors des combats entre escadres, des amiraux comme Tourville, Duquesne, Suffren ou de Grasse ont remporté d'incontestables victoires sur les Anglais. De plus, grâce aux Jean Bart, Surcouf et autres, dans la guerre de course, la France a le plus souvent fait jeu au moins égal. Comment s'explique alors cette relative position en retrait de la guerre navale ? Par des raisons avant tout psychologiques. Par sa situation et son histoire, la France est un pays de terriens. Sauf la Bretagne, aucune province, pas même la Normandie à la longue façade maritime, n'est vraiment tournée avant tout vers les activités de la mer. Aussi, même glorieuse, l'histoire militaire navale n'a jamais suscité un énorme intérêt chez les chercheurs ou dans l'opinion. D'ailleurs, des souverains comme Louis XIV ou Napoléon, des hommes d'État comme Clemenceau n'ont jamais vraiment bien perçu l'importance, les exigences, l'originalité, les conséquences et, en résumé, l'extrême importance de la guerre sur mer. Plus tard, un certain Adolf Hitler aura le même type de comportement. La différence avec le peuple britannique et ses dirigeants est évidente ! Le résultat est que certaines perspectives sont faussées : sous-estimer par exemple la défaite de l'Écluse en 1340, c'est mal comprendre les conditions du déroulement de la guerre de Cent Ans.

Le rôle de la communication

- 26 Enfin, la différence de traitement et de pérennisation de batailles d'envergure comparable s'explique, dans certains cas, par l'efficacité de la communication. Celle-ci a toujours existé. Les grands chefs de guerre, parfois les responsables politiques du plus haut niveau ont souvent pesé pour magnifier leur rôle. Les exemples ne manquent pas de combats d'autant plus restés présents dans les mémoires qu'ils ont bénéficié d'une mise en scène et d'une publicité efficaces, éclipsant des affrontements parfois plus importants. Ainsi la connaissance de la bataille d'Alésia doit beaucoup au souci d'autoglorification de Jules César, celle de Marignan à l'aura du jeune François I^{er} et à l'enthousiasme de ses zéloteurs. De même, les historiographes de Louis XIV ont-ils eu tendance à mettre davantage en valeur les combats, surtout victorieux, où le Roi-Soleil était présent, en spectateur enthousiaste.
- 27 Mais c'est peut-être l'épopée napoléonienne qui constitue dans ce domaine le terrain le plus fertile. Ainsi, lors de la seconde coalition, Bonaparte se porte en Italie du nord alors aux mains des Autrichiens. Le 14 juin 1800, à Marengo, il remporte avec difficulté mais incontestablement un succès, terni il est vrai par la mort de Desaix, qui amène l'Autriche à engager des négociations de paix. Que celles-ci échouent et que les hostilités reprennent montre bien que militairement les Habsbourg ne sont pas vraiment vaincus. C'est une autre victoire française, à Hohenlinden en Bavière, le 3 décembre 1800, qui se révèle décisive et oblige cette fois l'Autriche à se soumettre et à signer le traité de Lunéville, très dur pour elle. Comment se fait-il que ce second succès, plus éclatant, soit moins présent que celui de Marengo dans la mémoire collective ? La raison essentielle est simple. Après sa victoire, Bonaparte, Premier consul et donc en charge de l'ensemble des intérêts de la

France, a dû rentrer à Paris. C'est le général Moreau qui va l'emporter à Hohenlinden. Or ce jeune et brillant officier, qui s'est déjà illustré à plusieurs reprises, n'entretient pas de bonnes relations avec Bonaparte, qui se méfie de son ambition. Les deux hommes se jalourent et se surveillent. Aussi le Premier consul, qui est le maître, ne va pas consentir d'efforts exagérés pour mettre en valeur un général susceptible de lui faire de l'ombre et de devenir un rival potentiel. C'est ainsi que, depuis, Marengo éclipse injustement Hohenlinden.

- 28 Six ans plus tard, le 27 octobre 1806, lors de la quatrième coalition, les armées de Napoléon écrasent en Saxe les Prussiens. En fait, il s'agit d'une bataille dédoublée. Sur la Saale, à Iéna, l'Empereur bat sans conteste les troupes du prince de Hohenlohe, bénéficiant pour une fois d'une nette supériorité numérique, environ 80 000 hommes contre 50 000. Mais il réalise rapidement que le principal corps de bataille prussien, fort de 80 000 soldats, évolue quelques lieues au nord, avec en face de lui seulement les 30 000 hommes du maréchal Davout. Quand les renforts expédiés à marche forcée arrivent à Auerstaedt, le sort des Prussiens est déjà réglé : en dépit de leur infériorité numérique, les troupes de Davout sont parvenues à contenir l'adversaire avant de placer une contre-attaque brillante et victorieuse qui le met en fuite. La suite se devine : si l'Empereur rend hommage à son maréchal, il va faire en sorte que ce soit la victoire d'Iéna, incontestablement la sienne, qui soit la plus célébrée. Les *Bulletins de la Grande Armée*, les journaux divers, la cohorte des historiographes vont faire le nécessaire. Mais pour les historiens actuels, la bataille d'Auerstaedt a été au moins aussi décisive.

En résumé...

- 29 Les raisons qui expliquent les décalages entre l'impact réel d'une bataille sur le terrain et sa place longtemps après dans la mémoire collective, sont donc variées. Il faut insister sur les facteurs psychologiques. L'influence du patriotisme, l'autoglorification de responsables politiques et évidemment militaires, parfois la manipulation des faits ou les rivalités de personnes se retrouvent aisément dans l'histoire de bien d'autres pays. En France, certains éléments sont beaucoup plus marqués qu'ailleurs, comme le manque d'intérêt pour la guerre navale ou la mise en lumière particulière des épisodes chevaleresques. Heureusement, le temps qui s'écoule, le travail patient des chercheurs, leur traduction dans les apports des médias doivent permettre de se rapprocher peu à peu d'une mémoire exacte des points marquants de l'histoire militaire française.

RÉSUMÉS

Les grandes batailles qui ont marqué l'histoire de France sont présentes dans la mémoire collective. Mais elles le sont inégalement. Qu'il s'agisse de victoires ou de défaites, de combats sur terre ou sur mer, certaines bénéficient d'une incontestable surexposition, tandis que d'autres, parfois décisives, sont relativement occultées. Si les raisons de ces décalages entre l'importance réelle d'un affrontement et sa trace dans le souvenir populaire sont nombreuses, la part des

facteurs psychologiques est considérable, avec d'ailleurs de multiples facettes. L'article propose une analyse objective, en prenant des exemples dans l'ensemble de notre histoire, d'Alésia à Diên Biên Phu.

Great battles in the history of France: their trace in collective memory. The great battles that have marked French history are present in collective memory. But they are there unevenly. Whether victories or defeats, or fights on land or sea, some benefit from an undeniable overexposure, while others, sometimes decisive, are relatively ignored. If the reasons for these discrepancies between the real importance of a confrontation and its trace in the popular memory are many, the role of psychological factors is considerable, with by the way multiple facets. This article provides an objective analysis, using examples throughout our history, from Alesia to Dien Bien Phu.

INDEX

Mots-clés : batailles, historiographie

AUTEUR

GÉRARD BLIER

Agrégé de l'université et docteur ès lettres et sciences humaines, il a été inspecteur d'académie et a enseigné à l'université de Nantes. Il s'intéresse à l'histoire des transports, de l'enseignement, du sport et de la stratégie. En 2009, il a publié aux éditions Économica : *Les grandes batailles de l'histoire de France*.